

La Maison-Dieu, 121, 1975, 81-97.

Patrice de LA TOUR DU PIN

LA FONCTION POÉTIQUE ET LITURGIQUE

EN 1964 je reçus la visite d'un religieux : il me demanda s'il m'intéressait de travailler à la traduction des textes liturgiques en français. Sans bien savoir à quoi je m'engageais, j'acceptai avec joie sa proposition. Et quelques jours après, je reçus une sorte d'ordre de mission, spécifiant à chacun des membres du groupe de traduction son rôle particulier : le mien comportait de veiller sur la bonne tenue de la langue française et sur la poésie.

Dès que nous fûmes réunis, je constatai que mes compagnons connaissaient bien mieux que moi les rouages et les subtilités de notre langue, parce qu'ils s'étaient déjà livrés à l'exercice de traduire. Mais qu'en était-il de la poésie ? Qu'est-ce que l'Eglise entendait par ce mot ? Pourquoi en avait-elle un tel souci ?

* Conférence prononcée à Paris, le 17 janvier 1974, à l'« Union des croyants » et reproduite ici avec l'accord de l'auteur, et pour les poèmes avec la gracieuse autorisation des éditeurs Gallimard et Fayard.

M. de LA TOUR DU PIN a abordé des thèmes analogues ou complémentaires dans d'autres articles qu'il nous semble suggestif de rappeler ici : « L'écrivain et la liturgie », *La Maison-Dieu* (92), 1967, pp. 145-159 ; « Poétique et liturgie », *Christus* 17 (67), juin 1970, pp. 392-415 ; « Langage poétique et liturgie », *Lumière et Vie* 19 (100), novembre-décembre 1970, pp. 121-140.

Les sous-titres sont de notre rédaction. (N.D.L.R.)

Je me suis posé la question, je me la suis reposée sans cesse depuis dix ans, et la réponse que je me suis faite sera donc le thème de notre entretien de ce soir.

On dit parfois que je suis un poète assez difficile à lire ; je m'efforcerai de ne pas l'être trop à écouter. Mais n'oubliez pas dès l'abord que si la poésie touche au plus secret de l'homme et la liturgie au mystère même de Dieu, la relation entre ces deux domaines éminemment obscurs ne peut guère être traduite dans un langage rationnel parfaitement clair ! Et en une heure, je n'ai pas la prétention d'explorer à fond le contenu de ces deux mots ! Je voudrais seulement vous signaler quelques points d'attache capitaux entre eux, et peut-être vous montrer que si la poésie a été longtemps le principal véhicule de la foi, elle peut en redevenir un très important, surtout en cette période de crise, si elle se remet à son service.

I. QU'ENTENDRE PAR POESIE ?

Donc, après plus de trente ans de travail poétique, je me demandai alors ce que j'entendais moi-même par « poésie », tout en me disant que la question était parfaitement vaine. Paul Valéry, dont la pensée pure était un peu irritée de ne pouvoir élucider complètement cet acte assez singulier, n'avait-il pas trouvé le seul mot d'« enchantement » pour le traduire, et ne restait-il pas étonné du si petit nombre d'êtres, dans toute l'espèce humaine, qui étaient voués à son besoin et possédés par son « démon » ? Le philosophe allemand Heidegger n'avait-il pas constaté que celui qui voudrait donner une définition de la poésie se condamnerait par là même à n'en saisir que l'accessoire, c'est-à-dire les détails du matériel verbal qu'emploient la plupart des poètes ? Ces deux réflexions m'avaient frappé, je n'allais pas à mon tour m'attaquer à ce problème insoluble. Mais l'impasse dans laquelle se trouvait la pensée analytique face au phénomène poétique me parut s'expliquer par le fait que celui-ci ressortissait à un processus de synthèse et de globalisation, et comme tel ne livrait à l'esprit qui voudrait l'explorer et en faire l'inventaire, que son « épiderme » si je puis dire. Ainsi voudrais-je vous le présenter

dès l'abord, sans partir du charme ou de l'enchantement, qui sont des termes assez vagues, et sans opposer à priori la poésie à la prose, celle-ci étant considérée comme un produit parfaitement connu et universellement admis, ce qui est bien contestable.

Processus de synthèse et de globalisation

Une fois posé le terme de synthèse, il convient de le justifier par quelques caractères évidents : il n'y a pas besoin de l'expérience de l'acte poétique pour voir que toutes les fonctions de l'esprit ou des sens peuvent y concourir ; et qu'en sens inverse de l'acte de pensée pure qui tend à se dégager du « mélange humain », l'acte de poésie rengage cette pensée avec tous les autres constituants dont elle a voulu se séparer : ce qu'on entend par le mot « âme », ce qu'on appelle l'imagination ou la sensibilité, tout cela collabore, même avec la raison, à un fruit verbal commun. Nous ne nous préoccupons donc pas ici d'un « domaine » poétique, qui s'étendrait de la « Divine Comédie » par exemple jusqu'à la chanson « Au clair de la lune », mais bien de l'acte poétique vivant, et même vital chez certains individus, comme celui dont parlait Rilke en demandant à un jeune poète s'il mourrait au cas où il lui serait interdit d'écrire.

La première synthèse étant celle de la personne de l'auteur, j'en entrevois aussitôt une autre, dans le rassemblement des différents « arts » que le poète pratique : il me semble qu'il est en effet en même temps l'architecte de son poème, le musicien de ses mots, le peintre de ses images et le cuisinier, si j'ose dire, de sa sauce verbale, chaque terme ayant pour lui un goût, un moelleux, un fruité, comme disent les amateurs de vins. Ainsi la bouche, l'oreille, l'œil concourent-ils, peut-être avec la pensée la plus abstraite, à la formation d'un fruit verbal homogène.

Et troisième exemple de synthèse, après celle de son rassemblement propre et celle des différents arts qu'il exerce, je mentionnerai celle des sections que l'esprit humain creuse dans l'univers pour avancer dans sa connaissance : le processus poétique peut leur emprunter leur vocabulaire spécifique, le mélanger à d'autres, brasser le tout. Mais pour quoi faire ?

Poétique universelle

Je viens de parler de « fruit verbal », mais peut-on aller plus loin et répondre plus clairement à la question : Pour quoi faire ? Il est bon alors de se rappeler l'étymologie du mot « poésie » lui-même, qui dérive du grec *poieîn*, c'est-à-dire précisément « faire ». Si l'on ne veut pas s'en tenir à l'humour de Jacques Bainville sur ce point, répondant tout bonnement « pour faire des vers », il me faut introduire le concept d'univers dans ma réponse : univers veut proprement dire « tourné en un ». Eh bien, il me semble que le poète, quels que soient son état d'esprit ou son intention en se mettant à l'œuvre, tourne en un, autour de son foyer personnel, ce qui le touche, ce qu'il comprend, ce qu'il épouse dans l'univers total de la vie.

Vous me direz peut-être : ce sont là des cas extrêmes, valables pour quelques rares individus, et tout ce que vous racontez là n'a pas de portée sur la plupart des auteurs qui écrivent en poésie, et surtout sur les millions de personnes qui ne prétendent nullement être des poètes : c'est à voir, à examiner plus attentivement ! N'y a-t-il pas un sens fort du mot « poésie » concernant le petit nombre de gens qui ont ce besoin vital et ce démon dont je parlais tout-à-l'heure, et aussi un sens faible, mais justement universel, concernant tout homme ? Chacun ne « fait-il » pas son univers particulier, ce brassage et cette synthèse poétiques, dans la simple conversation courante ou la méditation muette ? Vous-mêmes en cet instant, n'êtes-vous pas en train de la faire, acceptant ou refusant ce que je vous propose ? A condition de ne pas se tenir sur une tranche délimitée de l'esprit et dans son langage, tout le monde « fait » son univers à chaque instant, sans l'inscrire sur du papier ; au moins la vie le fait-elle dans tout individu, sans qu'il en ait forcément conscience. Je pense qu'il est bon de noter ce point, après celui de la globalisation, pour ne pas tendre uniquement vers l'exceptionnel de la poésie.

Il en est un troisième sur lequel je voudrais attirer votre attention, avant de nous acheminer vers la poésie religieuse et de là vers la liturgie : il porte sur l'étymologie commune du verbe signifier et du verbe enseigner, à partir de laquelle ces deux processus de l'esprit divergent. Il est assez clair, me paraît-il,

que celui de la poésie tend toujours à signifier, et que celui de la pensée plus pure et dégagée, tend à son tour à dégager les choses du mélange vivant pour les enseigner dans son langage. Le premier ne sépare pas absolument le sujet pensant et l'objet de la pensée, et ne cherche pas à enseigner ce qui peut être traduit dans un autre vocabulaire que celui qu'elle choisit ; sa démarche vise à signifier ce qu'elle croit pouvoir traduire — très relativement d'ailleurs — avec le sien, le mélange d'invisible et de visible, d'inconnu et d'à peu près concevable qu'est la vie. Et le plus remarquable me semble être que le poète fait appel à l'invisible, à l'inconnu, au mystère de lui-même pour traduire, pour se traduire dans le mystère de la vie universelle. Si la foi fait partie des éléments constitutifs de la vie d'un poète, elle se signifiera elle-même en communion avec les autres constituants, elle participera donc à la traduction de la vie par elle-même.

Le premier arbre

Ceci dit, je voudrais bien, après ma petite démonstration, détendre un peu le cours de cette conférence, et tout simplement vous lire un poème. J'ai choisi l'un de ceux que j'aimais particulièrement, et vous demande de vous laisser aller ici au seul charme, au seul enchantement. Il est intitulé « Le premier arbre » et fait partie de la « Fable du monde » (1938) de Jules Supervielle¹.

C'était lors de mon premier arbre,
J'avais beau le sentir en moi
Il me surprit par tant de branches,
Il était arbre mille fois.
Moi qui suis tout ce que je forme,
Je ne me savais pas feuillu.
Voilà que je donnais de l'ombre
Et j'avais des oiseaux dessus.
Je cachais ma sève divine
Dans ce fût qui montait au ciel
Mais j'étais pris par la racine
Comme à un piège naturel.
C'était lors de mon premier arbre,

1. Texte reproduit dans : J. SUPERVIELLE, *Choix de poèmes*, Paris: Gallimard/NRF, 1947, pp. 190-191.

L'homme s'assit sous le feuillage
 Si tendre d'être si nouveau.
 Était-ce un chêne ou bien un orme ?
 C'est loin et je ne sais pas trop,
 Mais je sais bien qu'il plut à l'homme
 Qui s'endormit les yeux en joie
 Pour y rêver d'un petit bois.
 Alors au sortir de son somme
 D'un coup je fis une forêt
 De grands arbres nés centenaires,
 Et trois cents cerfs la parcouraient
 Avec leurs biches déjà mères.
 Ils croyaient depuis très longtemps
 L'habiter et la reconnaître
 Les six-cors et leurs bramements
 Non loin des faons encore à naître.
 Ils avaient, à peine jaillis,
 Plus qu'il ne fallait d'espérance,
 Ils étaient lourds de souvenirs
 Qui dans les miens prenaient naissance.
 D'un coup je fis chênes, sapins,
 Beaucoup d'écureuils pour les cimes,
 L'enfant qui cherche son chemin
 Et le bûcheron qui l'indique.
 Je cachai de mon mieux le ciel
 Pour ses distances malaisées,
 Mais je le redonnai pour tel
 Dans les oiseaux et la rosée.

II. PERSPECTIVE HISTORIQUE

Après nous être tournés vers l'acte poétique personnel lié au plus secret de l'être, je voudrais maintenant entrer dans une autre perspective, plus historique : il est notoire que la poésie a été le langage sacré de l'humanité primitive, le langage religieux qui s'efforce de traduire ou de suggérer la relation entre l'invisible et le visible, en utilisant l'invisible que le poète porte en lui-même et en le liant à l'invisible qui l'entoure, au moyen d'un univers verbal symbolique : que le mystère soit celui d'un Dieu unique ou de multiples dieux, plus ou moins désignés par les signes du langage, nous retrouvons dans tous les textes cette globalisation autour du foyer humain, avec la reconnaissance d'un foyer divin

supérieur, entraînant le premier à se comporter comme un « satellite » et à chercher la meilleure exposition à lui pour le « dire ».

Fonction rationnelle et poésie

Or, de ces globalisations, va se dégager un peu au cours de l'histoire cette fonction rationnelle et rationalisante qui peu à peu s'élèvera à l'esprit scientifique actuel, fondé sur l'expérience et sur une méthode rigoureuse. Et celui-ci ne se fera pas faute de critiquer, à partir de ses observatoires, les inexactitudes et les fabulations des rassemblements poétiques : ainsi l'historien relèvera-t-il des erreurs dans les chronologies bibliques, et il n'est pas besoin d'être un savant aujourd'hui pour affirmer que la terre tourne autour du soleil, contrairement au dire du Psalmiste ; de là à mettre en doute l'inspiration divine des psaumes, Dieu ne pouvant pas être l'auteur de telles erreurs, il n'y a qu'un pas ; et le second est pour beaucoup que Dieu n'existe pas, tout simplement.

Il reste cependant que pour un observateur immobile depuis le point du jour jusqu'au crépuscule, le soleil se présente, aujourd'hui comme il y a des milliers d'années, tournant autour de lui ; et que dans la conversation courante, le savant parlera sans honte du coucher du soleil, alors que celui-ci ne se « couche » évidemment pas ! Et on peut toujours répondre à sa critique que le Psalmiste ne se donnait pas pour tâche d'enseigner les lois de l'univers, mais de signifier le Créateur invisible avec ce qui lui était donné de voir dans la création, en s'exposant à l'une et à l'Autre.

Je ne m'étendrai pas longuement sur ces vétilles, mais je rappellerai que le phénomène de globalisation se manifeste chez l'enfant actuel aussi bien que dans l'humanité-enfant, qu'il « fait » encore son petit monde particulier de tout ce qui le frappe et le touche, qu'il fabulise assez librement jusqu'à... ce qu'il entre à l'école, et que là on lui enseigne comment dégager sa raison et extraire de la « réalité » des choses exactes et sûres. Que se passe-t-il alors le plus souvent ? Le nombre de ses connaissances l'empêche de « faire » son monde — la vie le fera pour lui, rappelons-nous, à son insu —, mais surtout l'empêche d'apporter son crédit à une représentation poétique ; on lui apprendra à ne

pas mêler indûment les plans, à se lire lui-même découpé en tranches et à connaître ainsi l'univers. Mais que se passe-t-il si le processus de globalisation résiste à toutes les planifications mentales, et que sans vouloir nier le moins du monde les réalités du type scientifique, il accorde encore du crédit au façonnement de son univers et continue à le développer dans l'âge adulte, tout en poursuivant ses études scolaires ? Il se trouvera alors à même de critiquer d'une certaine façon les observations de la raison dégagée, quand on les utilisera pour seules bases valables d'une philosophie générale : ne serait-ce que sur le point où la science « isole » des éléments qui sont en concours dans la vie. Les synthèses auxquelles l'esprit se livre après analyse ne sont à tout prendre que des reconstructions auxquelles manque l'élément essentiel et non définissable, et à propos de plan, il est tout simplement bouffon de parler de plan poétique et à fortiori religieux, poésie et religion se présentant à la rigueur comme des sphères, nullement réductibles à la planification.

Poétique de l'Eglise et poètes

Toutes ces réflexions, je me les suis faites, comme je vous l'ai dit, après mon « entrée en liturgie » bien plus qu'auparavant ; mais il me paraît bon de vous en signaler une autre, justement parce qu'elle concerne la poétique de l'Eglise qui m'invitait à son service. Je constatai d'abord que depuis longtemps elle ne faisait guère appel aux poètes ; dans une librairie religieuse, il y en a bien peu, alors qu'on y trouve un très grand nombre de traités en prose, de méditations sur tel ou tel « extrait » de l'Evangile, d'enseignements moraux ou dogmatiques. A première vue, dans le domaine liturgique, l'Eglise n'utilise que les Psaumes et quelques hymnes dignes de ce nom. Quand on examine celles des « Petites heures » monastiques, on est forcé d'admettre que la plupart sont de brefs condensés théologiques mis en vers, et les cantiques populaires, des textes d'exhortation morale, ayant parfois un certain charme. Dans leur sentimentalité pieuse, rien ou pas grand-chose du « cosmique », ou du vital, comme je l'ai dit tout à l'heure, que l'exposition à Dieu devrait susciter. Rémy de Gourmont pouvait bien s'émerveiller du trésor poético-liturgique de l'Eglise latine (et bien sûr, celui de l'Eglise d'Orient est incomparablement

plus riche), je restais un peu sur ma faim et dans l'incertitude à propos de mon rôle dans la commission de traduction. D'autant plus que si la poésie a été autrefois le principal véhicule de la foi, depuis longtemps, elle s'en était détachée pour courir sa propre aventure.

Hymne à Dieu

De nouveau, je voudrais détendre devant vous le cours de ma causerie, et vous lire maintenant un poème nettement religieux, l'Hymne à Dieu de saint Grégoire de Naziance² ; bien que ce soit un texte traduit, vous verrez sans peine, je le pense, la splendeur qu'il déploie et la teneur d'adoration que le seul nom de Dieu suscite chez un saint.

O Toi l'au-delà de tout,
 comment t'appeler d'un autre nom ?
 Quelle hymne peut te chanter ?
 aucun mot ne t'exprime.
 Quel esprit te saisir ?
 nulle intelligence ne te conçoit.
 Seul, tu es ineffable :
 tout ce qui se dit est sorti de toi.
 Seul, tu es inconnaissable :
 tout ce qui se pense est sorti de toi.
 Tous les êtres te célèbrent,
 ceux qui parlent et ceux qui sont muets.
 Tous les êtres te rendent hommage,
 ceux qui pensent
 comme ceux qui ne pensent pas.
 L'universel désir, le gémissement de tous
 aspire vers toi.
 Tout ce qui existe te prie,
 et vers toi, tout être qui sait lire ton univers
 fait monter un hymne de silence.
 Tout ce qui demeure demeure en toi seul,
 le mouvement de l'univers déferle en toi.
 De tous les êtres tu es la fin,
 tu es unique.
 Tu es chacun et tu n'es aucun ;
 tu n'es pas être seul, tu n'es pas l'ensemble :

2. Cf. dans A. HAMMAN (ed.), *Prières des premiers chrétiens*, Paris: A Fayard (coll. « Textes pour l'histoire sacrée »), 1952, pp. 241-242.

Tu as tous les noms,
 comment t'appellerai-je ?
 Toi le seul qu'on ne peut nommer :
 quel esprit céleste pourra pénétrer les nuées
 qui voilent le ciel lui-même ?
 Aie pitié, ô Toi, l'au-delà de tout :
 comment t'appeler d'un autre nom ?

III. AU SERVICE DE LA LITURGIE

Par cette hymne, j'aborde donc le second terme du titre de ma conférence : vous savez que « liturgie » signifie précisément « service commun ». Alors je vous demande de vous représenter votre conférencier, très intimidé, vous vous en doutez, assis pour la première fois à une table de travail en commun, lui qui jusqu'alors n'avait jamais travaillé qu'en solitaire ; à côté de religieux très savants qui malgré toute leur gentillesse et leur simplicité ne pouvaient pas lui expliquer d'un coup ce qu'ils attendaient de lui, ce que je venais ou pouvais faire au milieu d'eux ; appliqué à un travail de traduction, alors que j'étais voué à dire mon propre univers et que je n'avais jamais traduit aucun texte, fût-il d'une langue vivante. Il m'a fallu tout apprendre, et la traduction qui n'est pas simple devoir scolaire de version latine, et le domaine liturgique, que je connaissais sans doute un peu, mais bien insuffisamment ! Et pour compléter le tableau, je vous dirai que pendant un an, nous dûmes nous exercer sur les oraisons de la Messe, ce qu'on appelait autrefois la Collecte, la Secrète et la Postcommunion, le genre littéraire le moins lyrique qui soit ! J'ignorais bien qu'il en avait plus de 1 200 !

Poète à l'expérience de la traduction

Pourtant je me passionnai à ce travail ; et ma première découverte fut que sans avoir jamais rien traduit, j'étais un traducteur de toujours, parce qu'un poète est nécessairement un traducteur de sa vie dans le mystère universel de la Vie. L'auteur du texte latin en était lui aussi, si peu qu'il manifestât sa personnalité ;

et vous devinez que toutes mes propositions de mots furent jugées à bon droit, comme trop personnelles, au début, et inaptées à un service de Dieu en commun. Je vous avoue que j'en gardai quelques-uns pour mes propres livres !

Je respirai mieux quand il s'agit de traduire ensuite les Préfaces ; et je me souviens pourtant de l'irritation d'un évêque, me prenant spécialement à parti et me reprochant le manque de lyrisme de nos premières versions : à force de travailler les oraisons, nous en avons tellement pris le mouvement interne que nous étions incapables de nous en dégager d'un bond ! Quant aux Prières eucharistiques qui suivirent, je vous confierai, pour vous amuser, qu'il nous a fallu quatorze versions successives avant de parvenir à un résultat à peu près satisfaisant !

Nous rencontrions quantité de problèmes, nous remarquions dans tous les textes l'association des éléments solides et des éléments liquides de la langue latine ; fallait-il respecter et traduire ce double caractère dans la version française ? les dictionnaires nous offraient bien des équivalents précis ou des synonymes acceptables, mais leur place qui n'est pas la même dans le « cursus verbal » des deux langues soulevait des difficultés importantes. Fallait-il commencer la phrase par le premier mot du texte latin d'où découlait toute la suite, au risque de prêter à une élégance ou à une obscurité en français ? L'inversion si fréquente dans le langage parlé n'était-elle pas un artifice à ne pas multiplier dans un texte écrit ? Fallait-il, en présence d'un participe présent latin, employer son homologue français, ou bien utiliser la proposition relative plus habituelle, mais dérivant davantage l'attention de la principale ?

Vous comprenez bien maintenant qu'après mon malaise du début, je trouvais en tant que poète de quoi m'employer, le « cursus verbal » et l'importance de l'élément liquide du langage étant particulièrement importants en poésie. Et je ne vais pas reprendre mes propos de tout à l'heure au sujet du goût ou de la musique des mots, cela va de soi !

Composition liturgique et rythme poétique

Mais la composition des multiples genres littéraires manifestés au cours de la Messe, ne lui donne-t-elle pas elle aussi un caractère

spécifiquement poétique ? Songez qu'elle comporte des lectures, des dialogues, des textes dits par un seul, des acclamations, des hymnes en prose ou en vers, et qu'à chaque genre littéraire correspondent un certain rythme et un certain ton, une accélération ou un ralentissement du mouvement d'ensemble. Bref, je me mis à me représenter la Messe comme un corps verbal animé doté de tout un réseau circulatoire, qu'il s'agissait pour nous de reproduire dans notre langue vivante. N'oubliez pas que le français n'y était pas préparé, comme l'anglais par la liturgie anglicane et l'allemand par la luthérienne ; et que nous ne pouvions nous cacher que cette langue d'aujourd'hui vieillirait assez vite, justement parce qu'elle était vivante. Nous n'avions nullement pour objectif d'élaborer un langage sacré à priori, mais celui qui pourrait transmettre le message de Dieu à son peuple d'aujourd'hui et servir de réponse pour ce peuple à la Parole de Dieu. Si donc je découvris alors que le tissu même de la Messe était poétique, j'observai qu'il ne voulait pas entraîner à un état poétique, ni à l'enchantement, mais bien sûr, au simple état d'adoration et de prière. Et je me le rappelai quand il ne s'agit plus de traduire, mais de composer, de créer, spécialement des hymnes.

Un religieux de notre commission me demanda, un jour, de m'attaquer à une traduction, évidemment assez libre, du *Pange lingua* ; je me récriai aussitôt, le *Visus, tactus, gustus in te fallitur* ne me paraissant guère inspirant ! Et je lui demandai de s'attaquer lui-même pendant ce temps à l'*Adoro te*, où il m'intéresserait vivement d'entendre un certain *pie pellicane* chanté par une assemblée d'aujourd'hui. Il sourit, mais je fis mon pensum ; j'échouai naturellement... et heureusement !

Mais un peu plus tard, on me demanda d'en créer de nouvelles ; j'étais mis au pied du mur, et de la réalisation du rêve que je portais depuis toujours ! Oui, toute ma vie j'avais rêvé d'écrire des hymnes qui fussent chantées et priées par d'autres que moi, et l'invitation m'étant faite, je restai d'abord tout interdit. On m'expliqua certains impératifs de la musique, on me conseilla un mètre plutôt court, des assonances ou des rimes pour la mémorisation. Ce ne furent pas ces légères contraintes qui m'entravèrent au début, mais la sincérité même de mon émerveillement devant l'œuvre de Dieu qui suscite la louange et la reconnaissance. Les « *mirabilia Dei* » des Hébreux et de l'Eglise

primitive ne suscitaient pas grand-chose en moi, ni le sauvetage du Déluge, ni la traversée de la mer Rouge. Quant aux signes de Jésus-Christ dans l'Évangile, il me fallait absolument trouver au-delà de leur entendement traditionnel, une portée relativement nouvelle, au moins pour moi, sous peine de tomber dans un nouveau pensum. En un mot, il me fallut chercher l'émerveillement pour le dire, sans truquage et sans enthousiasme de commande, et non seulement, rester stupéfait un moment, mais en vivre.

Car si la poésie était en moi absolument liée avec la vie, c'était sur ce lien vital que la liturgie devait descendre pour entrer en lui et devenir vitale à son tour ; cela ne se réalise pas par la force ! Je compris un peu mieux alors la convocation de ma vocation poétique (rappelez-vous que l'Église est l'assemblée de « convoqués »), mais comment faire pour que mon hymne puisse être aussi celle des autres, que mon émerveillement puisse être partagé par les autres, alors que j'avais toujours travaillé à élaborer mon langage personnel sans trop m'occuper d'eux, n'ayant jamais eu de souci pastoral. Je me répétais alors assez souvent le verset du Psaume :

Je me souviens que tu m'as dit :
Cherchez ma Face.

Et commençai à mieux comprendre que je devais toujours la chercher, la quêter, la mendier.

Je me rappelai la phrase de Pascal : la Révélation signifie « voile ôté » ; or l'Incarnation voile encore davantage la Face de Dieu.

Et quand j'avais trop de mal à travailler mon hymne, je retournais la perspective et me disais que l'hymne me travaillait.

Je ne vais pas prolonger encore ces souvenirs personnels, je vous les ai cités pour vous faire part d'une dernière réflexion : l'acte poétique n'est pas seulement de parole, mais de silence ; si le poète convoqué à l'hymne éprouve plus qu'un autre la déception de ne pouvoir traduire avec des mots humains le silence et la nuit de Dieu, il peut pourtant reconnaître la grâce de susciter un peu de nuit, un peu de silence qui mènent au seul acte d'adorer.

Hymne au silence

Après les si beaux textes de Supervielle et de saint Grégoire de Naziance, j'ai un peu honte de vous proposer comme troisième lecture l'un des miens ; mais il a trait au silence, et aussi à l'arbre, et aussi à la gloire de Dieu. C'est pourquoi je l'ai choisi : c'est une petite hymne inspirée du psaume 148.

En toute vie, le silence dit Dieu !
 Tout ce qui est tressaille d'être à lui,
 Soyez la voix du silence en travail,
 Couvez la vie, c'est elle qui loue Dieu !

Pas un seul mot, et pourtant c'est son Nom
 Que tout secrète et presse de chanter ;
 N'avez-vous pas un monde immense en vous ?
 Soyez son cri, et vous aurez tout dit.

Il suffit d'être, et vous vous entendrez
 Rendre la grâce d'être et de bénir ;
 Vous serez pris dans l'hymne d'univers,
 Vous avez tout en vous pour adorer.

Car vous avez l'hiver et le printemps,
 Vous êtes l'arbre en sommeil et en fleurs ;
 Jouez pour Dieu des branches et du vent,
 Jouez pour Dieu des racines cachées !

Arbres humains, jouez de vos oiseaux,
 Jouez pour Lui des étoiles du ciel
 Qui sans parole expriment la clarté ;
 Jouez aussi des anges qui voient Dieu !

IV. CRISE DE LA FOI ET PROCESSUS POÉTIQUE

Je devrais probablement m'arrêter maintenant, mais il m'a paru intéressant de vous proposer encore quelques réflexions touchant la crise actuelle de la foi où le processus poétique a, me semble-t-il, quelque chose à faire. Je ne veux nullement entrer dans les débats qui agitent et divisent parfois les chrétiens, et cependant pour la dernière partie de cette conférence, je vous rappellerai un article de journal qui a fait quelque bruit, l'an dernier, vu la notoriété de son auteur, le sociologue Fourastié.

Il s'y montrait très pessimiste, et très violemment critique, au sujet des efforts de renaissance liturgique ; j'ai l'impression d'ailleurs qu'il ne les connaissait pas très bien et les jugeait sur des excès très regrettables. Mon propos n'est pas de plaider pour nos produits, mais de répondre à une déclaration assez surprenante de sa part. Comme il affirmait que les génies actuels étaient les grands savants, il en arrivait à dire que ceux-ci créaient déjà la mentalité du siècle prochain, le peuple les suivant avec quelque quatre-vingt ans de retard, et qu'il convenait de convertir d'abord les Prix Nobel...

La formule était plaisante, et bien sûr je ne prétends convertir aucun Prix Nobel, d'autant plus que je suis parfaitement ignorant en tout domaine scientifique. Mais le poète est un touche à tout, il prend son foin n'importe où, et vous m'excuserez si je m'amuse à vous montrer quelques images des perspectives de la science moderne qui me semblent rejoindre certaines données de la poétique de toujours, et biblique en particulier.

Perspectives de la science moderne et données de la poétique

Ce sont des botanistes qui entrevoient actuellement l'action de la fleur pas encore formée sur la graine qui va lui donner naissance, c'est-à-dire qui retournent le principe de causalité, normalement conçu dans la direction du passé vers le futur, et qu'ils entrevoient maintenant aussi dans la direction de l'avenir vers le présent et le passé. Cela ne fait-il pas penser au temps biblique qui « vient » à la rencontre de celui qui s'écoule, et à la liturgie qui célèbre le « Christ qui est venu, qui vient, qui viendra » ? C'est là une dimension capitale de l'univers religieux, où il importe de distinguer entre le futur qui est un état projeté à partir du présent, et l'avenir qui « advient », qui descend vers lui. On peut comprendre que sans elle, Dieu soit souvent réduit par des esprits, même savants, à une simple projection dans l'inconnu, due à l'ignorance humaine à laquelle remédient les sciences d'aujourd'hui ; mais c'est elle qui explique d'une certaine façon la prophétie et les prophètes, elle qui soutient l'espérance du Règne de Dieu au milieu des ombres que le règne de l'homme sur l'homme jette parfois sur lui. S'il est même dans la nature une énergie qui vient à la rencontre de l'énergie en

cours, comment ne pas évoquer le mystère religieux et trouver dans ce signe une image d'appui ?

Ce sont encore des botanistes qui découvrent la photosynthèse, c'est-à-dire l'alimentation des plantes dans la lumière solaire et dans l'air, et pas seulement par extraction des éléments nutritifs de la terre ? Est-ce que cette découverte scientifique ne peut pas aider à comprendre la parabole du Semeur, et la phrase : l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ; et surtout le célèbre « si le grain ne meurt » ? Est-ce que Dieu n'est pas Lumière, et l'Esprit saint le Souffle du Très-Haut ?

Ce sont des biologistes qui reconnaissent à la matière d'une part les caractères des solides cristallins, et de l'autre, ceux des liquides ? Cela ne vous rappelle-t-il pas ce que nous avons entrevu dans les langages poétiques et liturgiques, et au-delà, la séparation du ferme et du mouvant dans la Genèse, leur rassemblement dans la créature humaine ? N'est-ce pas encore là une image d'appui susceptible de servir dans la célébration du baptême — baptême de l'eau et de l'Esprit — et même dans celle de l'eucharistie sous les deux espèces ?

Je n'en finirais pas de vous citer des exemples où la science contemporaine semble se rapprocher manifestement des intuitions poétiques fondamentales et des données religieuses. En voici une autre qui m'a frappé tout récemment : le physicien allemand Heisenberg constate « qu'on ne peut plus parler d'une nature "en soi", qu'il est impossible à l'homme d'être spectateur, puisqu'il est "acteur" dans le théâtre de la vie, et que toutes les formulations, même mathématiques, ne concernent plus les particules élémentaires proprement dites, mais la connaissance que nous en avons ». Ainsi, de la bouche même d'un savant très rigoureux, la science se rapproche non pas de la poésie personnelle, mais de la poésie humaine universelle, où il n'y a pas de séparation absolue entre l'objet observé et son observateur, puisque ce dernier est forcément acteur et ne connaît que sa connaissance.

Ne me dites pas que je joue trop facilement du symbole ; c'est bien mon métier que de relier (symbole veut dire mettre ensemble), de trouver des convergences même sur des mouvements apparemment divergents de l'esprit. De toutes façons, convertir les prix Nobel n'est pas le principal, qui est de tenir

cette génération du peuple de Dieu en exposition à Lui ; et puisque Dieu est inévident, de chercher toujours sa Face, c'est-à-dire son évidence qui nous est promise par Jésus Christ.

Poésie et service de la liturgie

J'espère vous avoir montré un peu comment la poésie peut servir la liturgie, la réponse de l'homme « provoquée » par la Parole de Dieu. Il ne s'agit pas du Paradis perdu à retrouver, à cultiver et à garder, comme il est dit dans la Genèse, mais bien du nouveau jardin semé par le Christ, de la Nouvelle Création où son semis travaille la terre humaine et lève comme un arbre susceptible de capter la lumière de Dieu pour se développer, comme tout ce qui est végétal tire de la lumière physique et de l'air ce qu'il lui faut pour se nourrir et vivre. L'attitude contemplative n'est-elle significative d'un état végétal dans l'homme, sa nature comprenant tous les règnes de la création ? Et en ce temps de crise de la foi, n'est-ce pas vers la contemplation qu'il faut tendre en même temps que vers l'action, si l'on ne veut pas faire tomber l'univers religieux au rang des simples idéologies ?

Il me semble donc que la poésie, sans outrecuidance, peut servir à l'expression du jardin intérieur, où la parole seulement humaine, le « seulement humain » de Descartes, peut aussi proliférer et étouffer celle de Dieu.

En m'excusant d'avoir été un peu trop personnel au cours de mon exposé (mais le moyen de ne pas l'être quand il s'agit de poésie et de Dieu ?), je voudrais le conclure par cette réponse de saint Grégoire de Nysse à quelqu'un qui lui demandait de définir Dieu. Là il ne prétendait rien démontrer, rien expliquer, il disait simplement : Dieu ? Toi que mon âme aime...

Patrice de LA TOUR DU PIN.